

XYZ. La revue de la nouvelle

Périls en la demeure

Renald Bérubé



Numéro 54, été 1998

Retards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4774ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, R. (1998). Périls en la demeure. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (54), 51–54.

Périls en la demeure

Renald Bérubé

Il avait vieilli avec les ans et les événements, comme tout le monde, et il avait même cette fugace impression, parfois et dorénavant, d'évoluer sur le versant vieux plutôt que sur le versant jeune de sa vie. Pour le meilleur comme pour le pire ; mais ce dernier, le pire, manifestait, pour le moment, une forte propension à imposer ses points de vue.

Il ne savait pas si cela allait durer, car il n'était après tout qu'au milieu de la cinquantaine et il gardait encore le frais souvenir de s'être senti bien vieux — détraqué ou demeuré, plutôt — à treize ans, alors qu'en pleine dépression nerveuse précoce (« Oh ! si l'on pouvait choisir ses précocités ; mais j'en aurai connu une, au moins »), ainsi qu'il le comprendrait bien plus tard, il se mettait à pleurer à tout bout de champ, sans raison apparente, en effectuant les travaux usuels et habituels des jours coutumiers sur la terre paternelle de Salmonie ; il ne savait pas davantage, et comment le savoir quand vous êtes tissé, quand vous vous êtes vous-même tissé dans les travaux et les jours de vos obligations quotidiennes répétitives et sans cesse d'un cran plus exigeantes — il ne savait pas davantage, donc, quand la transition avait pu s'installer en ses lieu et place, quand l'impression avait pu subrepticement basculer du versant encore jeune au versant plutôt vieux.

Il savait seulement que, pour le moment en tout cas, et selon son usage particulier des métaphores sportives qu'il affectionnait depuis l'enfance, il se donnait l'impression de ne plus pouvoir frapper les balles rapides qu'il éparpillait jadis en lieux si sûrs, avec tant de régularité et de plaisir ; son élan était maintenant en retard d'une considérable fraction de seconde sur

celles-ci, si bien qu'il devait se rabattre sur les tirs courbes ou sur les changements de vitesse afin de maintenir sa moyenne au bâton. Il y avait eu le plaisir de la vivacité, de la rapidité et de la force des réflexes ; il y aurait dorénavant le plaisir de la ruse, de la finesse et de l'expérience patiente : maîtriser l'art de frapper les lancers plus astucieux mais plus lents, garder le pas et sans trop prendre de retard en maîtrisant l'art du ralenti. Souvenir de lecture : « J'ai suivi un cours de lecture ralentie », dit Marie dans *Les grandes marées* de Jacques Poulin.

Depuis trente ans et plus maintenant, il faisait métier de l'écriture, publiant presque chaque année son recueil de contes (les critiques parlaient plutôt de nouvelles ou de brefs récits) ou son roman toujours attendu (plaisir, satisfaction), donnant à intervalles divers des cours dans les institutions de haut savoir — lui qui, pourtant, était d'abord et avant tout un autodidacte (plaisir, satisfaction) — et des conférences dans des sociétés ou des cercles savants. Mais quand il donnait ses prestations, les souvenirs de son enfance difficile lui revenaient encore et toujours malgré les ans et les succès ; très précisément, il éprouvait toujours, si brièvement que cela fût, le sentiment diffus d'être un imposteur ayant investi un domaine auquel il n'avait pas droit et qui était sans cesse condamné à devoir faire ses preuves. Et en dépit de tous mes efforts de neveu attentif ayant à peu près même âge et pratiquant à peu près même métier que son oncle, je n'étais jamais parvenu à déraciner ce sentiment de première origine.

Le coup dur du moment, cela dit, était survenu ce matin-là. Alors que, tranquillement, il était à prendre son petit déjeuner en lisant les pages sportives du journal du jour, le téléphone avait sonné.

— Bonjour. Puis-je parler à M. Alcide Perrault, s'il vous plaît ?

— Lui-même.

— Monsieur Perrault, je vous appelle au sujet de votre recueil de contes. Vous deviez nous remettre la seconde moitié

de celui-ci il y a plus d'un mois déjà, je crois, et nous nous demandons si ...

— Qui parle, s'il vous plaît ?

— Albert Gauthier. Je suis le nouveau directeur des Éditions Alias.

La conversation avait plutôt mal tourné. Il s'était senti agressé, Gauthier voulait faire ses preuves, établir son autorité. Avec l'esprit de l'escalier qui était le sien, il réjouait maintenant la conversation téléphonique avec Gauthier, répondant de manière encore plus cinglante aux remarques de « Monsieur le nouveau directeur », l'envoyant paître dans des champs où l'on venait d'épandre du frais fumier pour que Monsieur puisse bien voir son vrai visage de jeune fraîcheur. Et quand Gauthier avait évoqué « l'avance considérable que vous avez reçue de M. Chrétien », laissant planer de vagues menaces — « Je ne veux pas dire qu'on vous met en demeure de... » —, François avait vu rouge, probablement avait dit qu'il appellerait Minuit et avait raccroché.

Mais il ne décolerait pas, sa hargne avait même plutôt tendance à se trouver de multiples nouvelles raisons qui sans cesse s'encourageaient mutuellement. « Il va y goûter, il va apprendre à me respecter, lui. » Il n'appela pourtant pas le vénérable fondateur des Éditions Alias, Joseph Chrétien — Minuit pour les auteurs d'un certain âge de la maison —, qui jadis l'avait convaincu de publier chez lui. Il ne l'appela pas car au cœur même de sa colère d'autres voix vagabondes se faisaient entendre en sourdine, lui rappelant les changements survenus dans le monde de l'édition : l'artisanal aux relations très personnelles avait fait place au commercial et aux dates de tombée implacables, avec de rares et brefs délais ; et puis, était-il bien encore un auteur important, un atout pour une maison d'édition ? Son succès n'avait-il pas toujours été qu'une longue méprise arrivant finalement à son terme ?

Et il devait bien admettre que l'avance avait fondu, qu'il aurait bientôt besoin de la somme qui devait lui être versée à la

remise de la deuxième moitié du recueil. Une entente négociée de gré à gré avec Chrétien, à la bonne franquette ; trente ans d'habitudes parfois invraisemblables, ça vaut bien des contrats. Et si les nouveaux ne respectaient pas l'entente ? Il y a péril en la demeure, se dit-il avec ironie ; car au moment où la phrase lui traversait l'esprit, il vit l'abréviation *vx* qui accompagne toujours l'expression dans les dictionnaires.

Ce qui le mena à sa vieille Smith-Corona, pour continuer l'écriture d'un conte, l'avant-dernier du recueil, qui lui posait quelques problèmes ; le personnage principal en était un vieux pêcheur, Pierre Babin ; l'action se déroulait en Gaspésie au début du *xx^e* siècle. Et il voulait que le langage de ses personnages fût bien celui des Gaspésiens et des pêcheurs du début du siècle ; d'où les dictionnaires qui encerclaient sa Smith-Corona. Mais il y avait aussi que ce conte prenait le relais d'un autre, le deuxième du recueil, qui mettait en scène l'une des filles de Babin habitant maintenant la grande ville. Or, il avait oublié le prénom de celle-ci. C'est ce qui arrive quand on écrit trop, se dit-il, reprenant avec un mélange d'humour et d'humeur la rengaine de certains critiques. Ou peut-être était-ce l'âge. Chrétien avait en main la première moitié de son manuscrit, il s'agissait de trouver un prétexte pour lui faire lire au téléphone un passage où ce prénom apparaissait.

Peut-être y avait-il péril en la demeure (*vx*), mais il n'avait pas le goût d'appeler Minuit tout de suite, il voulait écrire, « se donner de l'arse » (sourire ; il venait d'utiliser comme spontanément, tout naturellement, une vieille expression gaspésienne signifiant « se donner du champ »), il le ferait un peu plus tard, dans la journée. Probablement.